

Destin et chance du politique

Maurice Blanchot. passion politique, Lettre-récit de 1984 suivie d'une lettre de Dionys Mascolo de Jean-Luc Nancy, Galilée, 71 p.

Danielle Cohen-Levinas

Number 239, Winter 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cohen-Levinas, D. (2012). Destin et chance du politique / *Maurice Blanchot. passion politique*, Lettre-récit de 1984 suivie d'une lettre de Dionys Mascolo de Jean-Luc Nancy, Galilée, 71 p. *Spirale*, (239), 42-44.

Destin et chance du politique

PAR DANIELLE COHEN-LEVINAS

MAURICE BLANCHOT. PASSION POLITIQUE

Lettre-récit de 1984 suivie d'une lettre de Dionys Mascolo
de Jean-Luc Nancy
Galilée, 71 p.

On a souvent considéré que la partie la plus importante de l'œuvre de Maurice Blanchot concernait ses récits, essais et critiques. Or si la vie de Blanchot fut entièrement consacrée à la littérature et au silence, elle le fut aussi pour une part non négligeable à la politique. L'aventure politique de Blanchot est complexe. Loin de s'inscrire dans une continuité d'action et de réflexion, ce que l'on appelle communément un « itinéraire », l'engagement politique de Blanchot est marqué par ce que lui-même désigne dans cette lettre par le mot « passion¹ ». Celle-ci aurait pris la forme d'un partage irréductible entre une activité d'écrivain-journaliste quasi exclusivement politique depuis les années 1930 jusqu'à 1940 et la recherche d'une écriture qui se déprend des cautions d'une pensée supposée politique. Pour le dire autrement, un partage entre l'avant-guerre et l'après-guerre, que Dionys Mascolo, dans une très belle lettre adressée à Philippe Lacoue-Labarthe le 27 juillet 1984 et publiée dans ce livre, décrit admirablement bien, le présentant comme un passage, un transfert et non une progression redevable d'un processus — ce que Blanchot lui-même, dans sa « *lettre-récit* », nomme « conversion ». Je reviendrai sur ce mot : « À l'écriture fascisante du début, écriture sans pensée, ou animale (appuyée sur des mots comme France, ou Nation, ou Esprit, tous réductibles au mot Bêtise) a donc finalement succédé ce que l'on connaît aujourd'hui pour être la pensée de M.B., pensée qui devait elle-même s'étendre plus tard à l'exigence d'un *communisme de pensée*. »

LA TÂCHE DU TÉMOIGNAGE

La tâche n'est pas aisée. Il s'agit rien de moins pour Jean-Luc Nancy de présenter et commenter une lettre de Blanchot supposée datée du 22 décembre 1984², laquelle fut adressée à Roger Laporte à qui il demanda néanmoins de bien vouloir la transmettre à Philippe Lacoue-Labarthe : « Si vous voulez bien cependant les transmettre [*les remarques*] à Philippe Lacoue-Labarthe, priez-le de ne pas m'en vouloir de ne les lui avoir pas communiquées directement, alors qu'elles sont aussi une réponse à sa lettre si amicale. » Roger Laporte médiateur

entre Blanchot et Lacoue-Labarthe ? Pourquoi Blanchot n'a-t-il pas écrit directement à Lacoue-Labarthe ? L'énigme de la transmission et du témoignage nécessite-t-elle la présence d'un tiers ?

Le lecteur est d'emblée averti, car dès les premières lignes de la présentation de la « *lettre-récit* » de Maurice Blanchot, Jean-Luc Nancy écrit : « *Des circonstances qui ont présidé à la rédaction du document ici publié, il se trouve que je suis le seul témoin direct encore vivant.* »

Que recouvrent la solennité, voire la gravité de ces propos où le mot « témoin » fait résonner une responsabilité infinie, celle de la parole qui témoigne pour celui qui n'est plus là ? Jean-Luc Nancy n'est pas seulement le témoin, il est « *le seul témoin* », le seul à être encore vivant. Un seul témoin (Jean-Luc Nancy) pour dire les circonstances dans lesquelles la lettre de Blanchot fut écrite, et un tiers (Roger Laporte) pour transmettre la lettre en question à Philippe Lacoue-Labarthe. Ce n'est évidemment pas sans émotion que je souligne ces différentes composantes qui font de cet ouvrage un document qui excède de très loin les « *circonstances* » sans lesquelles il est permis de penser que Blanchot ne serait peut-être pas revenu sur son passé politique de manière aussi authentique et précise, en prenant le risque de l'exposition.

Mais revenons brièvement sur les « *circonstances* ». En 1983, Maurice Blanchot publie *La communauté inavouable* qui, comme le rappelle Nancy, s'ouvrait par une réponse explicite à un de ses articles, « La communauté désœuvrée », paru dans la revue *Aléa*. La sortie du livre de Blanchot suscita un réel enthousiasme. Un an plus tard, par l'intermédiaire de Michel Haar, les *Cahiers de L'Herne* prirent contact avec Jean-Luc Nancy pour mettre en route un volume consacré à Blanchot. Les discussions commencèrent, le travail préparatoire aussi, notamment avec Philippe Lacoue-Labarthe et Roger Laporte, pour définir le projet, ses contours, ses lignes thématiques, le choix des auteurs. L'actualité éditoriale aidant, de récentes publications concernant les positions politiques de Blanchot dans les années 1930 avaient

convaincu les trois responsables de ce futur *Cahier de L'Herne* de revenir, avec Blanchot, sur ces années difficiles et controversées : « nous voulions, écrit Jean-Luc Nancy, saisir l'occasion d'engager avec Blanchot un échange précis et exigeant sur cette question, afin de dépasser l'affrontement grossier des accusations et des défenses tel qu'il se jouait dans les magazines. »

La suite, racontée par Jean-Luc Nancy, révéla que ce projet fut irréalisable, en partie à cause « du même contexte de la mise en accusation politique », écrit-il. Dès le début du projet, Blanchot, qui avait eu quelques échanges avec Lacoue-Labarthe, avait pris la décision de rédiger sous la forme de quelques fragments un « récit » qui aurait été le point de départ de l'entretien du *Cahier de L'Herne*, si celui-ci avait pu être mené à terme. Laporte, le tiers entre Lacoue-Labarthe et Blanchot, ami de longue date de Blanchot, avait pris l'initiative de lui demander directement de « s'expliquer sur son comportement avant la guerre et lors du basculement de l'année 1940 ». On comprend dès lors que la lettre-récit vaut pour explication et que l'amitié, la confiance inconditionnelle, préside à ce geste rétroactif de Blanchot qui, répondant à l'appel de Laporte, auto-réfléchit son passé politique sans l'ombre d'une complaisance empathique.

Mais comment maintenir la tension entre une lecture non univoque et le contexte historique d'où sont sortis les engagements de Blanchot? Comment concilier explication et justification sans tomber dans l'arbitraire d'un réquisit ou d'une condamnation morale — ce que les détracteurs de Blanchot ne manqueraient pas de faire?

LA PAROLE À LA LETTRE

La tâche de Nancy n'en est pas pour autant rendue facile et, d'une certaine façon, on pourrait dire qu'à son tour il se rend à l'appel : l'appel du témoignage et de son implacable exigence. Ne pas laisser cette « affaire » entre les mains de ceux ou celles qui ne savent pas, ou du moins, qui ne savent pas aussi bien que lui ce qui s'est passé et pourquoi Blanchot s'est livré à ce récit autobiographique. Bref, ne pas laisser d'approximation dans l'archéologie de ce projet d'ouvrage collectif qui s'est soldé par un non-lieu, alors que quelque chose eut effectivement lieu qui fut de l'ordre d'une parole de vérité et que j'interprète comme étant quasiment un mouvement d'inversion de la relation entre parole et écriture. La parole qui témoigne

d'une expérience et d'un vécu politique est comme réactivée dans l'écriture épistolaire, laquelle n'a ici d'épistolaire que la forme adressée. La formule de Nancy — « lettre-récit » — me paraît mettre l'accent sur cette ambivalence qui fait que cette lettre n'est ni tout à fait une lettre ni tout à fait un récit. Qu'est-elle alors? C'est là que le travail de Nancy s'avère des plus précieux et également des plus prudents. Comme il l'indique, il s'agit d'une « Présentation ». Entendons par là qu'il ne s'agit pas d'une analyse, ni d'une perception reconstruite après coup des choix politiques de Blanchot, mais d'une mise en perspective des conditions historiques qui permettent d'entrer dans la lecture de ces deux documents : la lettre-récit de Blanchot et la lettre de Dionys Mascolo. « Pour ces raisons, précise Nancy, il est indispensable que l'occasion de cette publication soit avant tout celle d'une simple prise de recul et d'une accommodation du regard. Quel est l'enjeu de cette lettre? Il est moins, à mon sens, dans ce qu'elle ouvre de vérité historique et psychologique (qui n'est certes pas négligeable) que dans le fait qu'elle nous oblige à nous demander comment, à partir d'où et selon quelles interrogations nous devons la lire — étant entendu qu'il ne peut y en avoir une lecture univoque. »

Mais comment maintenir la tension entre une lecture non univoque et le contexte historique d'où sont sortis les engagements de Blanchot? Comment concilier explication et justification sans tomber

dans l'arbitraire d'un réquisit ou d'une condamnation morale — ce que les détracteurs de Blanchot ne manqueraient pas de faire? Comment éviter le glissement de la justification à l'autojustification? Car, enfin, n'est-ce pas une explication avec son passé politique que l'invitait à donner Laporte? Même au nom d'une amitié jamais démentie, la demande de Laporte me paraît aujourd'hui encore exorbitante. C'est cette dimension exorbitante de témoignage qui, selon moi, retient notre attention, force notre respect et notre gratitude pour celui dont la parole ne se retire pas derrière le tout confus de la crise politique,

même si, de fait, celle-ci aura joué un rôle déterminant, dans une période pour lui « extrêmement angoissante », écrit Blanchot, car touchant, de toutes parts, de droite comme de gauche, au fondement de la démocratie. Le récit de Blanchot est évidemment trop complexe et riche en détails et en événements pour être résumé ici. Il affecte autant ce qui relève de l'activité professionnelle de Blanchot que de sa proximité avec les milieux littéraires d'extrême droite, le refus d'adhérer au fascisme « "joyeux" » d'un Brasillach, la mise à l'écart de *L'Action française* qui se signalait par son antisémitisme affiché et une sensibilité littéraire réactionnaire que Blanchot détestait, le refus de prendre la direction de *L'Insurgé*, son amitié avec Paul Lévy, directeur du journal *Le Rempart*,

dont l'inspirateur, Georges Mandel, avait été autrefois le bras droit de Clemenceau, sans compter l'importance du *Journal des Débats*, où le rôle de Blanchot fut d'« apprendre à tout faire pour pouvoir tout faire ». Étape après étape se dessine une cartographie de l'homme Blanchot, l'ami de Levinas en captivité pendant la guerre, dont il rappelle dans sa lettre le rôle fondamental³. Dans une France qui ne tardera pas à lui paraître compromise, Blanchot se mit à douter de tout ce à quoi il avait cru et de tout ce dans quoi il s'était aussi égaré; d'où l'importance

précis, et sans doute encore davantage que sur les autres, il me paraît nécessaire de poursuivre la réflexion esquissée par Nancy en tenant compte de l'incroyable plasticité historique que ce mot, « antisémitisme », revêt. Car il est trop sérieux pour être éludé et on ne saurait faire l'impasse sur le trouble que suscite un certain type d'égarement proche, si proche de l'antisémitisme, qu'il en devient exemplaire d'une génération, d'une langue, d'un milieu et d'une éducation pour qui le « Juif » était une altérité radicalement étrangère à toute communauté,

qu'elle soit politique ou religieuse. Blanchot rappelle très bien comment la figure du Juif devait être soustraite à sa propre judéité pour vivre au milieu d'une telle hostilité et jusqu'où cette appartenance au judaïsme, même le plus assimilé, provoquait des réactions multiples mais soudées par la même détestation. Ces réactions décrites rapidement par Blanchot signifient clairement, en dépit du danger que représentait objectivement Hitler, que les Juifs, même en l'étant malgré eux, n'en étaient pas moins des Juifs, autrement dit, des êtres dont le destin est d'être sans destin, au sens d'une communauté de peuple et de nation : « D'autres, les plus nombreux, disaient au contraire : n'exagérons rien, il faut être prudent, réservé, mettre en garde les Juifs contre

eux-mêmes. C'est de là que sont venus les textes que, avec raison, on me reproche. Mais il serait odieux aujourd'hui de rejeter sur d'autres une responsabilité qui est la mienne. »

Je me risque à avancer que la « conversion » blanchotienne qui participe, comme le montre très bien Nancy, d'un mouvement interne au christianisme ne relevant plus de la logique binaire athéisme/théisme, fut aussi liée à une prise de conscience définitive de ce que représente l'histoire du peuple juif au moment où ce dernier fut confronté à l'horreur de l'extermination, dont une certaine communauté, inavouable, fut le témoin. De sorte que perdue une interrogation restée muette : qu'est-ce qui se dérobe encore aujourd'hui sous le nom de communauté ?

Il me paraît nécessaire de poursuivre la réflexion esquissée par Nancy en tenant compte de l'incroyable plasticité historique que ce mot, « antisémitisme », revêt. Car il est trop sérieux pour être éludé et on ne saurait faire l'impasse sur le trouble que suscite un certain type d'égarement proche, si proche de l'antisémitisme, qu'il en devient exemplaire d'une génération, d'une langue, d'un milieu et d'une éducation pour qui le « Juif » était une altérité radicalement étrangère à toute communauté, qu'elle soit politique ou religieuse.

que revêtait alors pour lui la question du refus, véritable idiome politique qui devint son maître-mot : « Je partis donc, je me séparai de tout. Mais il me semblait que, selon mes moyens, c'est dans le pays même et sous la menace la plus proche (la zone occupée) que le refus pouvait se décider le mieux. » La « conversion » dont parle Blanchot se situe donc en ce point de fracture qu'il nomme « refus », désignant une pensée politique « peut-être toujours encore à découvrir », selon ses termes. Ce refus, nous le savons, devait se déployer ultérieurement dans ce que Mascolo appelle une « exigence d'un *communisme de pensée* ».

Nancy ne sur-thématise aucun de ces motifs, si ce n'est pour les ramener à une réalité politique qui n'a pas encore épuisé sa force de réactualisation quant à la question de la communauté, laquelle emporte avec elle un souffle passionnel auquel n'aura pas résisté Blanchot : « *Mais il ne s'agit plus de "droite" ou de "gauche". Il s'agit d'un registre plus profond que la politique, celui de l'être-en-commun qui ne saurait se réduire à la politique* », souligne Nancy.

UNE RESPONSABILITÉ INFINIE

« *Reste l'antisémitisme* », comme l'écrit abruptement Nancy qui n'élude aucune zone névralgique. Sur ce point

1. Dans le livre que publie Jean-Luc Nancy, les lettres de Maurice Blanchot et de Dionys Mascolo sont en italique, d'où l'inversion ici en romain des passages cités.

2. Il demeure une incertitude quant à la date exacte, la lettre n'étant pas datée. Seuls le cachet de la poste et une autre lettre personnelle de Blanchot à Laporte portent la mention du 22 décembre 1984.

3. « Levinas m'avait appris l'importance et la signification de la Diaspora, l'errance malheureuse qui avait comme contrepartie la "dissémination" de la singularité juive, son exclusion de tout nationalisme comme vérité dernière, sa participation à l'histoire sous une forme tout à fait autre. »